

*A propos de l'œuvre de Saint-Simon,
par M. Alfred PÉREIRE.*

N. 237

ÉGLISE ET APOSTOLAT POSITIVISTE DU BRÉSIL

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ;
le Progrès pour but.

Vivre pour autrui.

Vivre au grand jour.

UNE FUNESTE LIAISON
DE LA
VINGTIÈME ANNÉE D'AUGUSTE COMTE

Lettre à Monsieur le Rédacteur Principal de la REVUE HISTORIQUE,
au sujet de l'article de Monsieur ALFRED PÉREIRE,
publié dans le numéro de Mai-Juin 1906.

PAR

R. TEIXEIRA MENDES

RIO DE JANEIRO

AU SIÈGE CENTRAL DE L'ÉGLISE POSITIVISTE DU BRÉSIL

Temple de l'Humanité

30, rue Benjamin Constant

NOVEMBRE 1906

Année CXVIII de la Révolution Française et LII de l'ère normale.

Prix : 30 centimes.

SOUS PRESSE

ÉVOLUTION ORIGINALE D'AUGUSTE COMTE

DOCUMENTS PUBLIÉS JUSQU'ICI

montrant la parfaite continuité de cette évolution sans pareille, malgré les troubles profonds dus à la funeste liaison avec Saint-Simon.

RECUEIL FAIT PAR

R. TEIXEIRA MENDES.

AVIS AU LECTEUR

En publiant aujourd'hui cet écrit, nous croyons devoir consigner ici qu'il n'a pas été inséré dans la *Revue Historique*, par les motifs indiqués dans la lettre suivante, que nous venons de recevoir :

Paris, le 4 Juillet 1906.

Monsieur,

Il nous est impossible de publier votre lettre. Si intéressante qu'elle soit, elle est par trop étrangère au caractère de notre Revue. Peut-être avons nous eu déjà tort d'insérer l'article de M. Pereire. En tout cas, nous ne sommes nullement qualifiés pour prendre part dans une controverse qui n'intéresserait pas, je le crains, la plupart de nos lecteurs.

Tout ce que nous avons pu faire, c'est de communiquer votre lettre à M. Alfred Pereire.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments très distingués.

Le Secrétaire,
BEMONT.

Tout en regrettant cette décision qui ne nous semble nullement équitable, nous ne sommes pas moins reconnaissant à la Rédaction de la *Revue Historique*, et spécialement à M. Bemont, pour la bienveillante explication d'un tel refus.

Rio, (42, rue Benjamin Constant) le 22 Gutenberg ⁵²/₁₁₈
(3 Septembre 1906).

R. TEIXEIRA MENDES.

UNE FUNESTE LIAISON
DE LA
VINGTIÈME ANNÉE D'AUGUSTE COMTE

LETTRE À Monsieur le Rédacteur Principal de la REVUE HISTORIQUE,
au sujet de l'article de Monsieur Alfred PÉREIRE,
publié dans le numéro de Mai-Juin 1906.

Rio, le 18 Saint-Paul 52/118 (7 Juin 1906).

Monsieur,

Ayant lu l'article de Monsieur Alfred PÉREIRE, paru dans la REVUE HISTORIQUE, n^o de Mai-Juin 1906, j'ai pensé que vous ne refuseriez pas votre bienveillante hospitalité à un positiviste venant défendre la mémoire d'Auguste Comte contre des appréciations dont il est facile d'établir l'injustice. C'est ce qui m'enhardit à vous adresser cette lettre. Le but que je me suis proposé sera suffisamment atteint en relevant les principaux points de l'article en question.

D'abord, on serait porté à croire que la fixation de la date des *premiers rapports* entre Auguste Comte et Saint-Simon est restée jusqu'ici un point douteux. Et cela parce que quelques auteurs, y compris un des dignes biographes d'Auguste Comte, le Dr. Robinet, se sont trompés à ce sujet. Or, il est aisé de faire voir que le Dr. Robinet et d'autres se sont mépris, non pas parce que c'était un point douteux, mais parce qu'ils ont oublié ou n'ont pas assez remarqué les *déclarations publiques* d'Auguste Comte lui-même. Les lettres de notre Maître, publiées après sa mort, étaient venues, pourtant, confirmer entièrement ces déclarations. En réunissant

simplement ces documents publics et privés, on aurait l'histoire complète et précise des relations entre Auguste Comte et Saint-Simon.

Ainsi, quant au point spécial qui nous occupe, les renseignements d'Auguste Comte indiquent, non seulement la date des *premiers rapports*, mais aussi l'époque où ces rapports devinrent une *liaison d'amitié et de travail*. Ils font connaître aussi la durée de cette *liaison intime*, et comment et pourquoi elle a cessé. Permettez-moi de le montrer, en citant les documents suivant l'ordre de leur publication.

Dans sa lettre publique du 5 Janvier 1832, adressée à Michel Chevalier, directeur du *Globe*, Auguste Comte dit :

« J'ai eu, Monsieur, pendant plusieurs années, avec M. de Saint-Simon une *liaison très intime*, fort antérieure à celle qu'ont pu avoir avec lui aucun des chefs de votre société. Mais cette relation avait entièrement cessé *environ deux ans avant la mort de ce philosophe*, et par conséquent à une époque où il n'était pas encore question le moins du monde de saint-simoniens. » (ROBINET, *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte*, 2^e édition, p. 156.)

Saint-Simon est mort, comme on sait, le 19 Mai 1825. La *liaison intime* entre lui et Auguste Comte a donc cessé pendant l'année 1823, quoique la *rupture complète et irrévocable* n'eût lieu qu'en Mars 1824, comme l'on verra ci-après.

Dans la première note de la *Préface personnelle* du Tome VI du COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE, paru en Août 1842, Auguste Comte dit :

« ... je puis directement assurer que, pendant *six années environ d'une intime liaison*, ... » (p. IX.)

Cette *intime liaison* ayant cessé pendant l'année 1823, d'après la lettre à Michel Chevalier, ci-dessus rappelée, sa durée de *six années environ* nous conduit à 1817, pour son début.

Dans la *Préface* du SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE, Tome troisième, revenant à l'appréciation de ses relations avec Saint-Simon, Auguste Comte précise d'avantage ce point :

« Séduit par lui (Saint-Simon) *vers la fin de ma vingtième année*, mon enthousiasme, jusqu'alors appliqué seulement aux morts, me disposa bientôt à lui rapporter toutes les conceptions qui surgirent en moi pendant la durée de nos relations. » (p. XVI.)

Or, Auguste Comte est né le 19 Janvier 1798, comme il l'indique lui-même, dans l'*appendice* de cette préface, en signant sa *Quatrième Circulaire annuelle* (p. XXVIII) et la lettre au tzar Nicolas (p. XLVI). Tout lecteur attentif du tome en question se trouve donc à même de reconnaître que sa *vingtième année commença le 19 Janvier 1817*, et, par conséquent, que ce fut vers la fin de 1817 qu'il fut séduit par Saint-Simon.

La *Préface spéciale* de l'APPENDICE GÉNÉRAL du SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE, annexé au Tome quatrième de ce traité, est encore plus explicite. On y lit :

« Conformément à ce but, il (l'*Appendice* en question) doit seulement embrasser les opuscules qui caractérisèrent graduellement ma direction générale, en *écartant les écrits prématurés que m'inspira la funeste liaison* (liaison avec Saint-Simon) *à travers laquelle s'accomplit mon début spontané*. DANS CES PRODUCTIONS ARTIFICIELLES, je ne recueille ici que deux indications décisives

de ma tendance continue vers la religion positive. *La première surgit, en 1817, de cette sentence caractéristique, au milieu d'une vaine publication: Tout est relatif; voilà le seul principe absolu.* » (p. II.)

On y voit donc clairement: 1^o que le principe rappelé se trouve dans les écrits prématurés qu'inspira à Auguste Comte la funeste liaison avec Saint-Simon; 2^o que le principe rappelé se trouve dans une de ces productions artificielles parues en 1817. Tout lecteur vraiment attentif à ce passage d'Auguste Comte serait donc allé tout droit rechercher parmi les publications faites par Saint-Simon, en 1817, la sentence rappelée par notre Maître.

Le fait de Pierre Laffitte avoir tant tardé à trouver le document auquel Auguste Comte fait une allusion si précise, est encore un exemple de l'insuffisante attention qu'il accordait aux paroles d'Auguste Comte. Pour s'en convaincre, c'est assez de rapprocher du texte cité ce que dit Pierre Laffitte dans la *Revue Occidentale* (Tome XII, 1884, 1^{er} semestre, p. 119):

« Mais, dit Pierre Laffitte, depuis longtemps aussi je cherchais, désespérant même de le trouver, l'article dans lequel Auguste Comte a émis la profonde formule dont il a su si bien développer toutes les conséquences: *Tout est relatif; voilà le seul principe absolu.* SANS INDICES CERTAINS, il me paraissait bien difficile de remettre la main sur un tel travail, perdu dans les publications périodiques de 1817. Enfin j'ai fini, avec beaucoup de peine, par le déterrer, et je crois devoir le publier comme celui de 1818. »

On voit donc qu'Auguste Comte a, lui-même, publiquement indiqué que sa liaison intime avec Saint-Simon avait commencé vers la fin de 1817. Et, en recherchant

parmi les écrits publiés par Saint-Simon, en 1817, ceux qui appartenaient à Auguste Comte, on trouverait aisément la date probable de leurs premiers rapports. Le public impartial dira pourquoi, malgré cet ensemble de témoignages décisifs, on a pu parfois s'égarer à ce sujet. Nous devons ajouter que Joseph LONCHAMPT, digne auteur d'une touchante notice biographique d'Auguste Comte, y mentionne cette année 1817 comme celle du début des relations entre celui-ci et Saint-Simon, en expliquant les circonstances qui occasionèrent ces relations. Mais il y a évidemment, d'après les documents que nous venons de rappeler, une confusion entre l'essor de ces relations et les premiers rapports d'Auguste Comte avec Saint-Simon. Voici ce passage:

« Or, vers la fin de l'année 1817, un des camarades du jeune COMTE, frappé de la ressemblance de ses opinions avec celles de Henri de Saint-Simon, le conduisit chez ce personnage célèbre... » (*Revue Occidentale*, Tome XXII, 1889, 1^{er} semestre, p. 286; Précis de la vie et des écrits d'Auguste Comte.)

Les lettres d'Auguste Comte, publiées après sa mort, n'ont fait que confirmer et compléter les déclarations publiques que nous venons de rappeler. Les plus importantes pour cet épisode, parmi les lettres de cette période de la vie du Novateur, sont celles qu'il adressa à Valat. Elles commencent presque depuis l'entrée d'Auguste Comte à l'École Polytechnique en Octobre 1814, puisque la première lettre publiée est du 2 Janvier 1815, et vont jusqu'au 22 Novembre 1843, date de la dernière lettre. Elles ont été publiées en Juillet 1870, chez Dunot, éditeur.

Dans ces lettres se trouve signalé le début des relations d'Auguste Comte avec Saint-Simon. Elles

permettent de constater toute l'exactitude du jugement final d'Auguste Comte en qualifiant de *funeste* sa liaison avec Saint-Simon. C'est, en effet, ce qui ressort, non seulement de l'étude de l'ensemble de la vie d'Auguste Comte, mais en se bornant même à la comparaison des lettres antérieures à cette liaison avec celles qui la suivirent ou celles qui succédèrent à la rupture. Avant de vous offrir les réflexions sommaires que suggère cette phase de la vie du Fondateur de la Religion de l'Humanité, il faut faire remarquer les passages où se trouve signalée la date du début de ses relations avec Saint-Simon. La première lettre qu'y fait allusion est du 17 Avril 1818. La lettre précédente est du 25 Février 1817. Il y a eu donc un intervalle de plus d'une année entre les deux. Dans la lettre du 17 Avril 1818, Auguste Comte va raconter à son ami sa vie pendant cet intervalle. Voici ce qui se rapporte à son entrée en relation avec Saint-Simon :

« Voyant qu'il n'y avait plus rien à faire en Amérique, et, d'ailleurs, décidé dorénavant à rester à Paris, je me suis retourné de plusieurs côtés pour me tirer d'affaire. J'ai essayé de plusieurs choses qui ne m'ont pas trop réussi: j'ai été auteur dans plus d'un genre; j'ai fait avec Hachette un mauvais livre qui n'a rien rapporté; j'ai été pendant trois mois écrivain politique dans le dernier goût, c'est-à-dire, comme tu le penses bien, dans le genre libéral: je travaillais avec Saint-Simon, un excellent homme et un homme d'un grand mérite dont j'aurai occasion de t'entretenir dans mes prochaines lettres, si tu es assez bon garçon pour me répondre exactement. Cette besogne était fort intéressante et assez productive: 300 francs par mois, payés tous les dix jours. J'y avais pris goût, mais, malheureusement, cela n'a pas duré, et le père Simon, malgré sa

bonne volonté et malgré qu'il fût très content de moi, a éprouvé des revers tels que le pot-au-feu en a diablement souffert, et qu'il a fallu cesser les relations pécuniaires au bout de trois mois. J'ai conservé avec cet excellent homme des relations très actives d'amitié et même de travail; je fais encore de l'économie politique pour lui, et, quoique ce soit très gratuitement, je suis bien sûr que s'il parvient, ce qui est possible à la rigueur, à se tirer un peu de la crise pécuniaire terrible où il se trouve, je n'aurai rien perdu pour attendre. C'est un homme de plus de cinquante ans; eh bien! je puis te dire que jamais je n'ai connu de jeune homme aussi ardent ni aussi généreux que lui: c'est un être original sous tous les rapports... » (*Lettres à Valat*, ps. 35-36.)

« ... En premier lieu, j'ai appris, par cette liaison de travail et d'amitié avec un des hommes qui voient le plus loin en politique philosophique, j'ai appris une foule de choses que j'aurais en vain cherchées dans les livres, et mon esprit a fait plus de chemin depuis six mois que dure notre liaison, qu'il n'en aurait fait en trois ans si j'avais été seul... » (*Ibidem*, p. 37.) « ... J'ai commencé à faire le publiciste au mois d'Août;... » (*Ibidem*, p. 38.)

Ce passage nous montre: 1° que Auguste Comte avait commencé à faire le publiciste au mois d'Août 1817; 2° qu'il avait été pendant trois mois, écrivain politique; donc Août, Septembre, Octobre, 1817; 3° qu'il a fallu cesser des relations pécuniaires avec Saint-Simon au bout de ces trois mois; 4° qu'il avait conservé avec Saint-Simon des relations très actives d'amitié et même de travail; qu'à la date de la lettre (17 Avril 1818), cette liaison de travail et d'amitié durait depuis six mois, ce qui la fait remonter au mois d'Octobre 1817, tout au plus, c'est-à-dire vers la fin de sa vingtième année.

Mais, si Auguste Comte a commencé à faire le publiciste *au mois d'Août 1817*, en travaillant avec Saint-Simon, il s'en suit que leurs *premiers rapports* doivent avoir eu lieu avant cette date. Or, les lettres suivantes permettent de connaître suffisamment cette date.

En effet, dans sa lettre du 15 Mai 1818, Auguste Comte dit :

« Pour en venir aux questions politiques que tu m'adresses, je te répondrai d'abord, en thèse générale, que tu es encore dans une mauvaise direction politique, dans laquelle, au reste, *j'ai été tout comme toi, puisqu'il n'y a guère qu'un an que je l'ai quittée...* » (*Lettres à Valat*, p. 53.) « ... En un mot, toutes tes idées générales, mais surtout tes idées sociales, sont toutes entachées d'une idée radicalement fautive, celle de l'absolu. Il n'y a rien d'absolu dans ce monde; tout est relatif; plus tu y penses, plus tu en seras convaincu... » (*Ibidem*, p. 54.)

On voit donc que, le 15 Mai 1818, *il n'y avait guère qu'un an* qu'Auguste Comte avait quitté la mauvaise direction politique; il l'a quittée, par conséquent, vers Mai 1817.

Or, dans la note déjà citée de la *Préface personnelle* du VI Tome du COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE Auguste Comte dit :

« A cette époque, et quand j'étais parvenu à sentir à la fois la portée et l'insuffisance de la grande tentative de Condorcet, mon évolution spontanée fut profondément troublée pendant quelques années, sans cependant être jamais déviée ni suspendue, par une liaison funeste avec un écrivain fort ingénieux, mais très superficiel, dont la nature propre, beaucoup plus active que spéculative, était assurément peu philosophique, et ne comportait réellement d'autre mobile essentiel qu'une

immense ambition personnelle (le célèbre M. de Saint-Simon). » (p. VIII.)

Ce passage nous montre qu'Auguste Comte a dû être mis en rapport avec Saint-Simon à l'époque où il a quitté la mauvaise direction politique, c'est-à-dire vers le mois de Mai 1817 d'après la lettre du 15 Mai 1818, ci-dessus rappelée.

La lettre du 15 Juin 1818 nous amène à la même date :

« Malgré ce que tu me dis sur tes idées politiques, je me sens encore assez porté à croire qu'elles sont entachées du vice de l'absolu... Ce qui me porte à le croire, c'est que notre absurde système d'éducation nous conduit tous à des idées beaucoup trop absolues; que moi-même j'y ai passé, et qu'il n'y a guère plus d'un an que j'en suis heureusement quitte... » (*Ibidem*, ps. 62-63.)

Enfin, dans sa lettre du 21 Mai 1824, Auguste Comte communique à Valat sa rupture complète et irrévocable avec Saint-Simon. Nous allons nous borner aux renseignements chronologiques.

« Lorsque je reçus ta dernière lettre, *au mois de Janvier 1822*, je commençais à être dans le moment de la composition directe de l'ouvrage même dont je t'envoie aujourd'hui la première partie. » (ps. 112-113.)

Il s'agit de l'Opuscule fondamental qui a fondé la *Sociologie positive*; son titre primitif fut: « *Prospectus des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, par Auguste Comte, ancien élève de l'École Polytechnique. »

« Je croyais d'abord, comme je viens de te le dire, que ce travail serait fini beaucoup plus promptement qu'il ne l'a été; car, *commencé en Janvier 1822*, il ne fut terminé qu'au mois de Mai de la même année. » (p. 113.)

Réimprimant cet opuscule dans la *Revue Occidentale* (nouvelle série, tome XI, 1895, 1^{er} semestre, ps. 1-124), Pierre Laffitte dit: « nous savons, d'après le précieux manuscrit que nous possédons, que l'opuscule fondamental a été terminé le *lundi 6 Mai 1822*... » (p. 3.)

« ... l'ouvrage fut composé typographiquement presque sur-le-champ. » (*Lettres à Valat*, p. 114.)

« Par un motif peu important et dont je ne me souviens plus, ... Saint-Simon suspendit le travail des imprimeurs pour un temps qui devait être fort court, *un mois tout au plus*. Il se borna à faire tirer quelques épreuves, afin de pouvoir communiquer l'ouvrage à différentes personnes que cette communication anticipée devait intéresser; mais la publication devait, je le répète, être presque immédiate. J'y eus confiance et je fus cruellement trompé. » (*Ibidem*, ps. 114-115.)

« Je lui (à Saint-Simon) signifiai donc mon intention formellement arrêtée de mettre désormais mon nom à tous mes écrits, à commencer par celui-ci... (*Ibidem*, p. 116.) Mais, à partir de ce moment, il eut une très vive répugnance, en son for intérieur, à laisser publier mon livre... (p. 116.) ... C'est ainsi que pendant deux ans il (Saint-Simon) m'a, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, fait ajourner la publication de ce travail, qui, dans tout cet intervalle, m'était constamment présentée comme devant avoir lieu presque immédiatement... (p. 117.) ... Enfin, il n'a pas été possible à Saint-Simon de remettre davantage cette publication, ni de me faire consentir à la subalternisation qu'il projetait; mais il en est résulté une rupture complète et irrévocable entre nous depuis deux mois... » (p. 117.)

« L'ouvrage que je t'envoie contient encore quelques traces de ma liaison avec Saint-Simon, parce que la rupture a suivi le commencement de l'impression... » (p. 119.)

Cette lettre fait donc voir: 1^o que l'opuscule fondamental d'Auguste Comte fut commencé au mois de Janvier 1822 et terminé au mois de Mai de la même année (le 6 Mai, suivant les renseignements de Pierre Laffitte); 2^o que l'ouvrage fut composé typographiquement *presque sur-le-champ*; 3^o qu'il en fut tiré quelques épreuves communiquées à différentes personnes; 4^o que, pendant deux ans, Saint-Simon fit ajourner cette publication; 5^o que, vu cette situation, dut cesser, dans ces entrefaites, la *liaison intime* existant entre Auguste Comte et Saint-Simon, même avant la *rupture complète et irrévocable*; 6^o que celle-ci durait depuis deux mois, au moment de la lettre à Valat (21 Mai 1824); elle eut donc lieu vers *la mi-Mars 1824*; 7^o que reste ainsi expliqué le passage de la lettre à Michel Chevalier, du 5 Janvier 1832, ci-dessus rappelée, et où Auguste Comte dit que sa liaison intime avec Saint Simon avait *entièrement cessé environ deux ans avant la mort de ce philosophe*.

La lettre précédente doit être rapprochée de celle qu'Auguste Comte avait adressée à Gustave d'Eichthal le 1^{er} du même mois de Mai 1824, car les deux lettres se complètent. Monsieur Alfred PEREIRE y a puisé une des preuves pour fixer, vers le mois de Mai 1817, la date des premiers rapports entre Auguste Comte et Saint-Simon. Nous allons extraire les données chronologiques qu'elle contient.

« Il y a trop de discordance entre mon organisation et la sienne (celle de Saint-Simon) pour qu'il n'en résultât pas une divergence de plus en plus sensible aussitôt que les relations d'élève à maître auraient cessé, et elles sont entièrement terminées depuis quatre ou cinq ans, ou plutôt elles n'ont jamais existé strictement dans

le sens réel et vulgaire du mot... (Lettres d'Auguste Comte à divers, publiées par ses Exécuteurs testamentaires. Tome II, p. 33.) ... J'avais été prévenu *il y a sept ans, quand je suis entré en relation avec lui...* (*Ibidem*, p. 35.) ... Le fait est que tant que je n'ai pas voulu avoir une existence distincte et indépendante de la sienne aux yeux du public (et effectivement tant que je suis resté simplement élève, c'est-à-dire dans les *deux ou trois premières années*, je ne l'ai pas cherché), je lui ai parfaitement convenu. *Mais aussitôt que j'ai voulu être moi et paraître moi, il n'y a plus eu que tiraillement dans nos relations...* (*Ibidem*, p. 35.) Enfin, pour abrégé, je vous dirai que ce n'est qu'à force d'expériences et d'observations particulières, continuées pendant quatre ou cinq ans, que je suis arrivé à penser sur son compte d'une manière aussi opposée à ma première opinion... (*Ibidem*, p. 35.) Il a donc cédé, mais il a déclaré que, puisque je ne voulais pas le laisser directeur, il n'y avait plus d'association entre nous, mot auquel, je l'avoue, je ne me serais pas attendu, *après des relations de sept ans* que j'ai prolongées par sentiment et contre tous mes intérêts... » (*Ibidem*, p. 36. Voir aussi la *Revue Occidentale*, 2^e série, tome XIII, 1896, 1^{er} semestre, ps. 198-200 et suivantes.)

Tout ce qui précède montre donc que la date du début des relations d'Auguste Comte avec Saint-Simon ne peut nullement être classée comme un point douteux, dès que l'on fait assez d'attention aux déclarations publiques d'Auguste Comte lui-même, confirmées, d'ailleurs, et complétées par ses lettres publiées depuis longtemps.

Notre seconde remarque concerne les *conjectures* auxquelles se livre Monsieur Alfred PEREIRE, d'après

la date 1817 du début des relations d'Auguste Comte avec Saint-Simon, au sujet des deux documents dont il possède les originaux et qui portent le titre: « *Lettres à M. H. St. Simon, par une personne qui se nommera plus tard* ».

Permettez-moi de rappeler d'abord les *renseignements positifs* que Monsieur Alfred PEREIRE nous donne lui-même sur ces documents. Il dit en note:

4. « Il paraîtrait assez improbable que ces lettres nous fussent parvenues autrement que par transmissions successives: Saint-Simon ayant laissé tous ses papiers à notre grand-oncle, Olinde Rodrigues, ami intime et premier disciple du Maître, ces papiers viurent ensuite à Fournel et de Fournel à Isaac Pereire. Ces lettres se trouvent donc maintenant dans notre collection telles que, *selon toute probabilité*, elles furent entre les mains de Saint-Simon lui-même. » (*Revue Historique*, Mai-Juin 1906, p. 70.)

Puis dans le texte:

« Le manuscrit porte de nombreuses ratures, inscriptions, surcharges. Les deux lettres ne sont ni signées ni datées... » (*Ibidem*, p. 71.)

« Ces deux lettres, pour qui veut les examiner, ressemblent à un brouillon de lettre plutôt qu'à des lettres envoyées et parvenues. Elles paraissent en réalité être un projet d'article... » (*Ibidem*, p. 71.)

Cela posé, avec les données que l'on possède sur ces documents, peut-on assurer, *sans conjectures*, qu'ils ont été connus de Saint-Simon? Faisaient-ils réellement partie des papiers que Saint-Simon a légués à Olinde Rodrigues? Qu'est ce que le prouve? Un brouillon d'Auguste Comte n'aurait-il pu se trouver parmi les papiers de Saint-Simon à l'insu de celui-ci? Voilà des

questions qui se dressent devant tout juge impartial.

Or, avant de démontrer que ces documents ont été connus de Saint-Simon, comment se livrer à des *conjectures* sur une entente préalable entre lui et Auguste Comte, pour expliquer la rédaction d'un pareil document? Même en admettant que ce document ait été connu de Saint-Simon, comment, pour l'expliquer, se livrer à des *conjectures* au détriment de la réputation d'autrui? La critique historique ne peut s'exercer là où les documents font défaut. Tant que l'on ne connaîtra pas réellement, c'est-à-dire *sans conjectures*, les conditions où ces documents ont été élaborés, il faudra se tenir à ce qu'ils constatent d'eux-mêmes. C'est-à-dire on pourra tout au plus fixer leur date approximative et l'état mental de leur auteur, mais on ne saurait légitimement supposer à celui-ci un collaborateur quelconque, et encore moins lui attribuer des calculs qui ne découlent aucunement du document lui-même.

Ce qui précède nous mène à la partie la plus importante de l'article de Monsieur Alfred PÉREIRE, celle où il tâche de caractériser la physionomie morale d'Auguste Comte, d'après des citations empruntées aux écrits de la jeunesse de l'incomparable Penseur. Personne n'ignore combien cette méthode peut égarer, pour peu que les citations ne soient point assez complètes, et qu'elles ne soient pas ralliées par une vue d'ensemble de la vie de l'auteur. Or, nous osons assurer que, en remontant aux lettres intégrales d'Auguste Comte à Valat, on dissepèra tout aussitôt le nuage que des citations isolées pourraient faire surgir sur la grandeur morale de notre Maître. Seulement, il ne faut pas oublier que ces lettres sont écrites par un jeune homme, entre vingt et vingt-quatre ans, qui s'étant dégagé spontanément de tout principe

théologique dès l'âge de treize ans, se trouve encore dans le plus profond scepticisme politique et moral. La supériorité de son cœur et de son esprit, développée par ses antécédents catholiques et par sa culture scientifique, le protège seule contre les dangers qui l'entourent, tandis qu'il cherche noblement le salut de l'Humanité et, par là, son propre salut.

Mais, ne devant pas abuser de votre bienveillance, nous ne saurions nous permettre de vous demander des transcriptions étendues. Nous nous bornerons donc à signaler, à l'appui de notre affirmation, cette appréciation de Monsieur Alfred PÉREIRE:

« À première vue, ces procédés mystérieux étonnent. Comte en était cependant assez coutumier. Il aimait qu'on ne sut pas ce qu'il faisait ou qu'on supposât autre chose que ce qu'il faisait réellement.

« En effet, lors que Comte collaborait avec Saint-Simon, il ne signait pas ses travaux "relativement à ses parents", dit-il, et de peur de figurer le soir à la police correctionnelle. » (*Ibidem*, ps. 79-80.)

Suivent quelques morceaux détachés des lettres d'Auguste Comte à Valat. Or, en lisant les lettres intégralement, on constate qu'Auguste Comte n'allègue nulle part la peur de figurer le soir à la police correctionnelle; le seul motif réel qui le détermine à ne pas signer ses articles c'est le désir de ne pas affliger ses parents. On y voit, d'ailleurs, que sa collaboration est connue de plusieurs publicistes. Voici le passage d'où Monsieur Alfred PÉREIRE a détaché ses citations; nous mettrons celles-ci en italique:

« Je te prie de tenir cet article-ci fort secret, car papa croit que j'ai rompu toute liaison avec M. de Saint-Simon; tu sens bien que ma famille me croirait dévoué au terrible tribunal de la police correctionnelle si elle savait

que je continue à travailler de temps en temps avec un homme dont le libéralisme est si connu... Le père Simon et plusieurs publicistes que j'ai eu occasion de connaître chez lui s'extasiaient souvent sur ma haute capacité pour les sciences philosophiques et sociales, et me disent que mon talent serait perdu ailleurs. » (*Lettres à Valat*; lettre du 17 Avril 1818, ps. 36-37.)

« Je ne signe point ENCORE mes travaux, parce que, relativement à mes parents, je ne me soucie pas de figurer le samedi à la police correctionnelle, quoiqu'à te dire vrai, je crois notre ouvrage trop grave et trop scientifique pour que le ministère lâche à nos troussees le déclamateur ordinaire, M. de Marchangy. Quand une fois l'entreprise aura plus d'aplomb et qu'elle sera décidément ancrée, alors je me nommerai: c'est un travail qui est de nature à se suivre toute la vie, et à devenir une chose continue, d'un très grand intérêt, dans le genre du Censeur, mais seulement UN PEU PLUS FORT D'IDÉES. Songe, mon ami, que le CENSEUR dans les trois premières années a rapporté 200.000 francs net à ses auteurs, et actuellement, quoique l'ouvrage ait beaucoup perdu de son ancien éclat, ils ont encore 10 à 15.000 livres de rente chacun. Oh! il y a des ressources dont tu ne te fais pas d'idée dans la carrière politique. Juge, si je puis parvenir à chanter sur cette note là! Mes parents me pardonneront alors, j'espère, de m'être fait publiciste. » (*Lettre du 15 Mai 1818*, ps. 50-51.)

« Grâce à la précaution que j'ai prise de ne jamais signer mes articles, la responsabilité ne porte point sur moi; c'est une chose convenue avec M. de Saint-Simon, auquel, comme tu le penses bien, cette convention ne fait aucun tort, puisqu'il est évident qu'être pendu avec lui ne le soulagerait guère. Quant à moi, je signerais avec plaisir, ne fût ce que pour faire connaître à un plus

grand nombre de personnes qu'à celles auxquelles nous l'apprenons, ma petite capacité (car l'amour propre est très franchement indestructible): les procès ne me feraient pas peur pour moi, personnellement, d'autant plus que, comme disait le bon La Fontaine de bien d'autres sujets, *de loin c'est quelque chose, de près ce n'est rien*. Mais la peine extrême que je causerais à mes parents s'ils venaient seulement à savoir que j'écris sur la politique, retiendra toujours ma petite vanité jusqu'à l'époque qui ne me paraît pas très prochaine, où il n'y aura plus à cet égard la moindre crainte de danger. » (*Lettre du 6 Septembre 1820*, p. 107)

Quant à la parfaite sincérité de cet épanchement, elle devient incontestable pour tous ceux qui voudront examiner l'ensemble de la vie d'Auguste Comte, depuis ses premières années jusqu'à sa mort.

C'est aussi cet ensemble qui met hors de doute son invariable désintéressement, malgré les espérances qu'il a pu avoir eu pendant cette période de sa liaison avec Saint-Simon. Car, si Auguste Comte semble avoir cru, un instant, que l'essor de sa carrière philosophique était susceptible de le mener à l'aisance ou même à la richesse, jamais la poursuite de l'aisance et encore moins de la richesse ne fut le moteur direct de sa conduite. Toute sa vie est là pour l'attester. Qu'il nous soit permis de rappeler seulement, à ce sujet, le morceau suivant de sa lettre à Valat, du 24 Septembre 1819. Comme on voit, elle est postérieure à celle que l'on vient de lire, où il est question du succès financier du CENSEUR :

« ... Une foule d'hommes de mérite, se laissant séduire par l'appât des richesses et du pouvoir, se rangent sous la bannière des oppresseurs; d'autres, plus honnêtes, qui répugnent à prendre ce parti, se contentent de rester

indifférents et paisibles spectateurs de la lutte. Mais qui donc se mettra du côté des faibles? Mon ami, tu te joindras, nous nous joindrons, à un petit nombre d'hommes éclairés qui travaillent franchement à débarrasser le grand nombre de la domination et du pillage du petit... la guerre, le luxe, la misère, le pillage légal et organisé, peuvent disparaître peu à peu; on peut, par des moyens doux et faciles, établir solidement la paix, l'aisance du grand nombre... Certainement la génération actuelle ne verra pas s'accomplir ce grand œuvre, mais elle le verra s'avancer; nous pourrons nous rendre un jour, pour notre petite part, ce délicieux témoignage:

Nos arrière-neveux nous devons cet ombrage.

« Et quant à nous, nous pourrons ajouter, comme le bon veillard du cher La Fontaine:

Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le besoin d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

(*Lettres à Valat*, ps. 79-80.)

Laissez-moi clôturer ces citations par ces nobles paroles, rendues immortelles par trente trois années d'un dévouement sans pareil:

« Ne crains pas, mon cher ami, que le commencement de succès moral obtenu par mes premiers travaux me fasse illusion sur la confiance que je dois leur accorder sous le rapport secondaire de mon existence matérielle. Non; je suis trop convaincu que le nombre d'hommes qu'ils peuvent intéresser est trop restreint, et que l'intérêt même qu'ils inspirent à la plupart d'entre eux n'est pas assez vif pour que, de très longtemps et peut-être même de toute ma vie, il m'en revienne autre chose que de l'estime et de la gloire. C'est là, et tout ce

que j'espère, et tout ce que j'ambitionne: je travaillerai toute ma vie, et de toutes mes forces, à l'établissement de la philosophie positive; mais je le ferai parce que telle est ma vocation irrésistible, parce que là est la source de mon principal bonheur, et sans prétendre jamais à aucune autre récompense qu'à l'estime des têtes pensantes d'Europe. Sous le rapport pécuniaire, si je puis retirer de mes publications de quoi suffire aux frais d'impression (et j'en suis sûr, même dès à présent), je serai parfaitement content, et ne m'attends pas à davantage. » (*Lettres à Valat*, 8 Septembre 1824, p. 126.)

Nous croyons que ces remarques suffiront pour porter les lecteurs impartiaux et qui s'intéressent à ces questions à examiner par eux-mêmes les sources que nous venons de rappeler. Ils ne manqueront pas, dès lors, nous en avons la profonde conviction, de constater l'exactitude du jugement d'Auguste Comte, au sujet de cette période de son orageux début.

Veillez bien excuser, Monsieur, l'étendue qu'a prise cette lettre, malgré la préoccupation continue de la rendre aussi brève que possible. Le culte des grandes natures où s'est résumé le labeur séculaire de l'Humanité devient désormais, et de plus en plus, une des conditions fondamentales de la réorganisation sociale. C'est donc un motif irrécusable du plus haut intérêt public qui nous fait demander une place dans votre REVUE, de préférence à tout autre mode de publicité, afin que les lecteurs de l'article de Monsieur Alfred PEREIRE se trouvent à même d'apprécier les remarques que cet article suggère. Dans l'attente que vous partagerez cette opinion, nous sommes

heureux de vous témoigner d'avance notre profonde gratitude.

Tout à vous dans l'amour, la foi, et le service de l'Humanité.

R. TEIXEIRA MENDES,

Vice-Directeur de l'Église et de l'Apostolat Positiviste du Brésil.
42, Rue Benjamin Constant.

NOTE PERSONNELLE.—Je me permets de vous offrir, avec cette lettre, quelques opuscules de notre propagande. *

Dans le cas où cette lettre ne pourrait être *intégralement* publiée dans votre REVUE, je vous prie de vouloir bien me le faire savoir par un mot.— R. T. M.

* Voici la liste de ces opuscules :

- «L'Apostolat Positiviste au Brésil»—Rapport pour l'année 1883, par Miguel Lemos.
- «Rectification nécessaire»—concernant l'application actuelle du précepte qui prescrit aux prêtres positivistes de renoncer à tout héritage, par Miguel Lemos.
- «Le Positivisme et la Pédantocratie Algébrique»—Les prétendues erreurs mathématiques d'Auguste Comte signalées par M. Joseph Bertrand, par R. Teixeira Mendes.
- «Les relations de la Famille Marie avec Auguste Comte»—Note à la brochure «Le Positivisme et la Pédantocratie Algébrique», par R. T. Mendes.
- «Pour notre Maître et notre Foi» -- Le Positivisme et le sophiste Pierre Laffitte, par Miguel Lemos.
- «Inauguration de la Chapelle de l'Humanité qui a été installée à Paris, dans la Maison de la rue Payenne n. 5 (près l'Église St. Paul-S. Louis, rue St. Antoine)» — Paroles prononcées, à cette occasion, par R. Teixeira Mendes.
- «La Chapelle de l'Humanité à Paris»—Circulaire adressée par R. Teixeira Mendes aux occidentaux qui ont contribué à racheter, pour être consacrée au culte de l'Humanité, la Maison où est morte Clotilde.
- «Appel Fraternel» aux catholiques et aux vrais républicains français pour que soit instituée la liberté spirituelle d'après Auguste Comte, et non seulement la séparation despotique des Églises et de l'État, par R. Teixeira Mendes.
- «Le faux et le vrai Positivisme», par J. Lagarrigue.
- «Bulletins de l'Apostolat Positiviste du Brésil».

Imprimerie de l'Apostolat Positiviste du Brésil